

Notes de lecture :

Le surdoué et l'hyperactif

Un excellent bouquin, paru en Allemagne (traduit chez Actes Sud sous le titre «*Les arpenteurs du monde*», de Daniel Kehlmann), raconte de façon passionnante les aventures de deux savants allemands. Une écriture rapide, un style époustouflant, qui me fait regretter de ne pas pouvoir lire l'original... mais aussi une réflexion sur le savoir et la vie, sur les surdoués et les hyperactifs, qui m'interroge comme enseignant, car nous ne proposons rien, ou pas grand-chose, à ces deux types de gamins, qui finissent souvent en échec scolaire à cause de l'ennui, un terme qui revient très souvent dans le bouquin.

Je vous livre quelques morceaux choisis :

Le surdoué, d'abord, est un enfant qui s'ennuie :

« Ses souvenirs tournaient généralement autour de l'inertie. Il avait longtemps pensé que les gens jouaient la comédie ou suivaient un rituel les obligeant à respecter une courte pause avant de parler ou d'agir. Parfois, il arrivait à s'adapter, puis de nouveau cela lui était insupportable. Il découvrit seulement peu à peu qu'ils avaient besoin de ces pauses. Pourquoi leur esprit était-il aussi lent, lourd et laborieux ? Comme si leurs pensées étaient produites par une machine qu'il fallait d'abord lancer en tournant la manivelle, comme si elles n'étaient pas vivantes et ne bougeaient pas d'elles mêmes. Il remarqua que l'on s'énervait lorsqu'il ne respectait pas ces pauses. Il faisait de son mieux, mais souvent il n'y parvenait pas.

« Il était tout aussi gêné, dans les livres, par les signes noirs qui parlaient à la plupart des adultes, mais ni à sa mère ni à lui. Un dimanche après-midi, son père -mais comment est-ce que tu te tiens, mon garçon- lui expliqua quelques-uns : celui avec la grande barre, celui qui formait une large boucle en bas, le demi-cercle et le cercle complet. Puis il regarda la feuille jusqu'au moment où les signes encore inconnus se complétèrent d'eux-mêmes et où, brusquement, des mots apparurent. Il tourna la page, cette fois cela allait bien plus vite, quelques heures plus tard il savait lire et, le soir même, il terminait un livre, ennuyé d'ailleurs, qui parlait sans arrêt des larmes du Christ et de contrition du cœur. Il apporta l'ouvrage à sa mère pour lui expliquer les signes à elle aussi, mais elle fit non de la tête en souriant tristement. A cet instant, il comprit que personne ne voulait se servir de son entendement. Les êtres humains aspiraient au repos. Ils souhaitaient manger et dormir et aussi qu'on soit bien gentil avec eux. Ils ne voulaient pas penser. »

Beaucoup plus tard, il est devenu un savant respecté, mais ce n'est guère plus drôle :

« Et le pire : on l'obligeait à donner des cours magistraux. Des jeunes gens venaient chez lui, se balançant sur ses chaises et graissaient les coussins du canapé pendant qu'il s'épuisait en explications sans parvenir au moindre résultat.

De toutes les personnes qu'il avait rencontrées dans sa vie, ses étudiants étaient les plus bêtes. Il devait parler si lentement qu'il avait oublié le début de sa phrase avant d'être arrivé à la fin. Cela ne servait à rien. Il laissait de côté tout ce qui était difficile et s'en tenait aux notions élémentaires. Ils ne comprenaient pas. Il n'avait qu'une envie, c'était de pleurer. Il se demandait si les esprits bornés avaient un idiome spécifique qu'on pourrait apprendre comme une langue étrangère. Quand un seul élève fut reçu à l'examen, le doyen le prit à part et lui demanda d'être un peu moins sévère. »

L'hyperactif, lui aussi fuit l'ennui :

« Alexander était célèbre dans l'Europe entière grâce à une expédition dans les tropiques qu'il avait faite vingt-cinq ans plus tôt. Il était allé en Nouvelle-Espagne, Nouvelle-Grenade, Nouvelle-Barcelone, Nouvelle-Andalousie et aux Etats-Unis, il avait découvert le canal naturel entre l'Orénoque et l'Amazone, gravi la plus haute montagne du monde connu, recueilli des milliers de plantes et des centaines d'animaux, vivants pour certains, morts pour la plupart, il avait parlé à des perroquets, détérré des cadavres, mesuré chaque fleuve, chaque montagne et chaque lac sur sa route, rampé dans toutes les cavités souterraines, et le nombre de baies qu'il avait goûtées et d'arbres auxquels il avait grimpé dépassait l'entendement. »

Bien sûr, le livre va plus loin, évoque la difficulté de ces deux héros à vivre, à rencontrer les autres, et, à la fin, à communiquer entre eux. Bien sûr, c'est de la littérature, et pas de la sociologie ou des sciences de l'éducation. Mais certains passages m'ont secoué, me rappelant des jeunes abandonnés, déçus, désespérés par une école qui ne leur proposait rien à leur mesure (une en est morte, un autre à bien failli y laisser sa peau...). Quelle place pour eux dans une école ouverte à tous ?

Michel BOURGUET,
11 rue Flora, 68100 Mulhouse